

ARTS PLASTIQUES

Elucubrations en tous genres

Jean-Pierre Cornet s'est promené à travers la 11^e Biennale de Paris. Il en est revenu consterné. Quelques noms échappent au naufrage...

A

rt désespéré», cela a été écrit avenue du Président-Wilson, sous la mention Biennale de Paris (1), par des jeunes gens conscients. Nous ajouterons : désespérant, et exaspérant. Il ne suffit pas de pendre des étoffes d'une certaine manière ou de coller des étoiles de diverses couleurs sur de gros galets de plage pour être un artiste ; la nature fait mieux, qui crée des éléphants, des poules, des « Demoiselles de Vallauria » avec des rockers ruiniformes. De même, caser des miroirs cassés ou non, de biais ou droit, sur de petits buffets, ne mérite pas une signature : ou alors n'importe quel déménageur fait une œuvre d'art, qu'il ignore... Elucubrations en métal, en bois, en tout genre. Nous pensons notamment à un lamentable « Paysage imaginaire » espagnol, consternant assemblage de jeux de construction pour enfants snobs, ou à l'obsession d'étals de poissons où s'illustre le Canadien — comme son nom l'indique... — Fish Robert.

A travers les débris de ce que fut la plastique occidentale, nous avons tout de même relevé la beauté de marbres de l'Autrichien Franz Rosei, qui exprime avec une remarquable économie de moyens la beauté immortelle de notre corps ; et les très étonnantes révélations, en tissu, métal et bois, de la Norvégienne Gitte Daehlin, qui fait naître dans une tradition surréaliste un cirque de chaussures, un voyou punk ou un homme poussant une porte dans un style si direct qu'il ressemble à des peintures en trompe-l'œil...

En peinture, Thomas Herngren (Suédois) témoigne d'une belle vigueur — « Amoureuse-ment », 1980 — qui donne quelque espoir : de même que l'Anglais Paul Hempton, qui, quoi qu'il dise, et dans un ver-

biage volontiers incompréhensible et de mode, fait une bonne peinture dans la tradition de Turner.

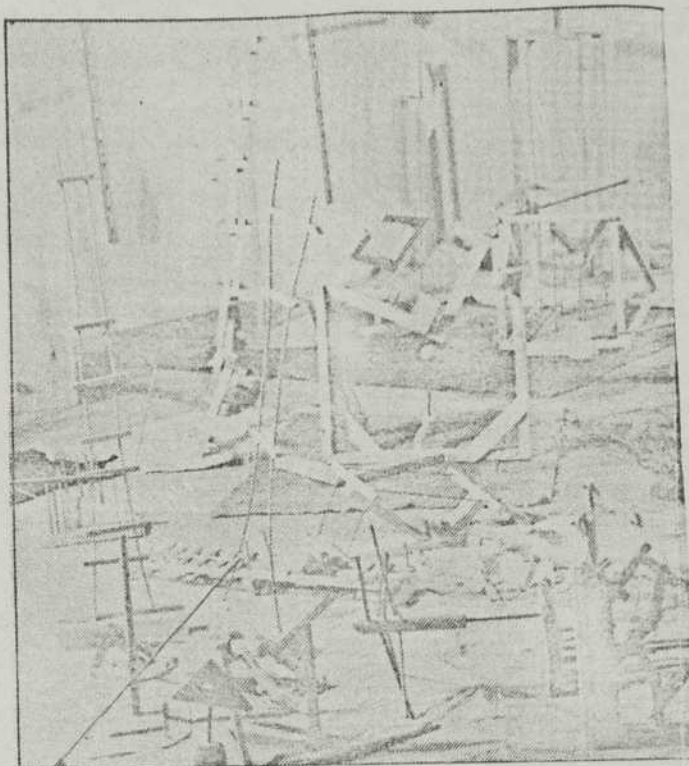
Honneurs au tiers monde

Si le photographe Martin Gale nous présente l'Irlande la plus ennuyeuse qui soit, si Margret Litzbauer, Autrichienne, ne nous fait grâce d'aucune de ses obsessions médicales névrotiques, si le Polonais Ryszard Wasko nous afflige de « Situations hypothétiques » géométriques dont nous n'avons strictement rien à faire, si le Suisse José Pitteloup croit bon de nous livrer le message de son obsession bleue et sans espoir, le tiers monde nous donne quelques plaisirs moins prétentieux. Tel « l'Environnement magique » que Géo Ripley a réalisé au nom de la République dominicaine, ou les « Coutumes de la Tousse-saint » sur l'altiplano proche du lac Titicaca, au nom de la Bolivie. Ces simples réalisations sonnent justes — dans une gamme évidemment triste — dans l'univers glacé ou menteur de la majorité des artistes européens, américains, canadiens ou australiens. Notons le scatologisme infantile de l'Islandais Thor-gils, les stupidités inspirées de Tintin (sic) du Finlandais Hanny Vaisanen. Sur le thème, paraît-il, de l'amour, le montage de l'Australien John Armstrong dépasse en débilité tout ce que l'on peut espérer.

Il est vrai que, prudemment, l'artiste « ne-souhaite-pas-de-commentaire-concernant-sa-œuvre ». Que celle-ci rentre sans terre...

Quelques joies photographiques

L'artiste prétendu « moderne » n'ayant aucun « métier » de peintre ou de sculpteur, et la plupart du temps s'en faisant gloire, dans sa médiocrité et facile paresse, restent les quelques joies qu'un peu de goût et un bon coup d'œil nous donnent, grâce à la photographie : du Portugais José Barrias, la résurrection du village de Vilarinho das Furnas,



« Paysage imaginaire » espagnol : « Un consternant assemblage de je-
parait tout naturel... »

en général enseveli sous un barrage : des prises de vue si belles que l'on croit voir se dresser des ruines étrusques, et — pourquoi pas ? — Mycènes... de Holt Sara, d'admirables recherches de la série : Ciel, qui débouchent sur la réussite recherchée : « Exprimer la lumière à travers son spectre. » De même, le monde créé par Bernard Faucon, photographe et peintre français, nous séduit par sa vérité de rêve : oui, nous entrons volontiers dans le monde parallèle — marginal ? — de ses rencontres d'enfants et de mannequins.

Pour Holt Sara et pour Bernard Faucon, il sera pardonné — « s'il ne reste qu'un seul juste, Sodome sera épargnée... » — à cette Biennale, en fermant les yeux sur le second étage, totalement vide, sauf une construction paysagiste de l'Anglais Peter Briggs.

Il se peut que certains considèrent la Biennale comme « la fête », tout simplement, mais nous n'en avons que faire. De ce torpillage collectif se distinguent tout de même quelques noms, quelques individualités, quelques promesses. Ne cherchons ni les « courants » ni les « correspondances » ni les « affinités ». C'est un magma, d'où jaillissent tout de même les forces vives et indépendantes de quelques-uns. Paraphrasons Molière : « L'on espère, alors que l'on désespère toujours... »

J.-P. C.

(1) XI^e Biennale de Paris, manifestation internationale des jeunes artistes, jusqu'au 2 novembre 1980. Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, 11-13, avenue du Président-Wilson, et centre Georges-Pompidou.